

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE
n°3 – novembre/décembre 2015

Mon Amérique à moi

Je ne dirai pas, comme le chante Johnny Hallyday, que mon Amérique à moi est « une route sans feux rouges », mais une route sur laquelle, « depuis l'Hudson River jusqu'en Californie », on rencontre beaucoup d'écrivains, de Paul Auster à Walt Whitman, en passant par Emily Dickinson, William Faulkner, Ernest Hemingway, Edgar Allan Poe, Ezra Pound, et bien d'autres. C'est à deux grands poètes américains que je m'intéresse dans le présent bloc-notes : Edward Estlin Cummings (1894-1962), à l'occasion de la publication aux États-Unis de sa biographie par Susan Cheever, et Hart Crane (1899-1932) dont l'œuvre poétique nous est donnée à lire dans une édition bilingue.



Edward Estlin Cummings
photographié dans les années 1930
par son ami James Sibley Watson

AMERICAN LITERATURE La « drôle » de Grande Guerre du poète **Edward Estlin Cummings**

📖 Susan Cheever, *E. E. Cummings : A Life*
Pantheon Books, New York, 2014

Edward Estlin Cummings est un poète américain que le lecteur français peut apprécier à travers notamment les traductions de D. Jon Grossman auquel on doit également celle d'un récit insolite, *L'Énorme Chambrée* (« Titres » 10, Christian Bourgois, 2006), dans lequel Edward Estlin Cummings relate l'histoire de sa détention en 1917 au camp de La Ferté-Macé (Orne) où des opinions peu conformistes l'avaient conduit. Il faut lire les pages truculentes dans lesquelles ce jeune Américain, engagé volontaire comme ambulancier dans le Norton-Harjes Ambulance Corps, décrit l'univers carcéral dans lequel, en ce temps de guerre, il s'était fourré. S'inquiétant de la raison pour laquelle un de ses compagnons d'infortune – instituteur – se trouvait là, il se demande non sans impertinence : « A-t-il par hasard raconté aux enfants qu'il existe des choses contre nature, telles que la paix et la bonne volonté ? » Et puis, il y a cet humour féroce qui ne vous fait pas lâcher des mains facilement *L'Énorme Chambrée*. Je me contenterai du portrait qu'il brosse d'un planton, « un garçon solennel aux yeux sages, très écartés, dans un visage elliptique, farineux, sans expression, au bas duquel pendait un brin de duvet, exactement comme une plume colle à un œuf ». ⇨



À gauche, une ambulance américaine. À droite (Photo : Ministère de la Culture et de la Communication), le dortoir des hommes du camp de triage de La Ferté-Macé qui a inspiré à Edward Estlin Cummings le titre de son récit, *L'Énorme Chambrée*.

LIRE pages 3 et 4

Les derniers jours du poète autrichien Georg Trakl

Edward Estlin Cummings quitta La Ferté-Macé « sans fanfare » – le mot est de Susan Cheever – le 19 décembre 1917 et regagna aussitôt les États-Unis où en juillet de l'année suivante il fut incorporé dans la 73^e division d'infanterie à Camp Devens (Massachusetts). Ce fut au cours de l'été 1920, à Silver Lake (New Hampshire), qu'il commença à écrire *The Enormous Room*. Il en avait fait la promesse à son père, Edward Cummings, qui « brûlait d'indignation contre le gouvernement français et envisageait d'intenter un procès international pour montrer au monde l'injustice qui avait été faite à un citoyen des États-Unis » (Susan Cheever, p. 63). Ainsi naquit l'une de ces œuvres qui, comme l'écrit joliment D. Jon Grossman, « survivent grâce à un cercle toujours grandissant d'admirateurs intelligents et sensibles ». Et puis, Edward Estlin Cummings n'a sans doute pas été sans penser que cette désagréable expérience pénitentiaire lui avait peut-être aussi sauvé la vie. Car, comme le rappelle opportunément Susan Cheever, « pendant que Cummings se préoccupait de puces et de soupe claire, prenait des notes et croquait les figures marquantes avec lesquelles il partageait la grande chambrée à La Ferté, 49 000 soldats américains furent tués et 230 000 blessés. De plus, 57 000 moururent de maladie » (p. 61). D'autres écrivains américains, comme William March (1893-1954), l'auteur de *Compagnie K* (Gallmeister, 2013), ont raconté cette époque.

Edward Estlin Cummings ne tarda pas à embarquer de nouveau pour la France où on le retrouve dès 1921, mais nous n'allons pas ici nous plonger davantage dans la biographie d'un écrivain dont la vie est un roman. Susan Cheever s'intéresse à l'homme – notamment à l'homme amoureux (Elaine, Anne, Marion...) – comme à l'artiste, au poète dont l'écriture novatrice bouscule encore aujourd'hui le lecteur. Et sur ce point on peut comme l'un de ses traducteurs, Jacques Demarcq, comparer Cummings à James Joyce en ce sens que « ses poèmes souffrent des mêmes qualités qu'*Ulysses* » (E. E. Cummings, *Érotiques*, Seghers, 2012). Susan Cheever s'interroge sur la place qu'Edward Estlin Cummings occupe aujourd'hui dans la littérature américaine. Si, dans les années 1960 et 1970 il passait pour l'*Henry David Thoreau of poets*, son étoile aurait ces vingt dernières années un peu pâli aux États-Unis : « Les ventes de Cummings sont un baromètre de l'humeur nationale. Dans les périodes de confiance on adore ses poèmes. [...] Dans les périodes de précarité les lecteurs semblent vouloir un poète plus mûr, plus assuré, quelqu'un qui parle avec autorité [...] ». Je laisse à Susan Cheever, en espérant que son livre sera traduit en français, le mot de la fin. Edward Estlin Cummings *is one of the great and most important American poets*.

Hart Crane sous l'ombre du Brooklyn Bridge

📖 Hart Crane, *L'œuvre poétique*, traduit de l'américain par Hoa Hôi Vuong
Arfuyen, 2015

Hart Crane, que des liens amicaux unissaient à Edward Estlin Cummings, est lui aussi *one of the great American poets*, même si « sa place dans le panthéon des lettres américaines n'est pas vraiment définie » (Hoa Hôi Vuong, p. 13). Aussi doit-on se réjouir de pouvoir lire son œuvre poétique dans sa totalité dans une édition bilingue que l'on doit à des éditeurs courageux, Anne et Gérard Pfister, qui nous ont habitués à de belles (re)découvertes. Celle, par exemple, de l'écrivain viennois Richard Beer-Hofmann mort à New York en 1945 dont ils nous ont donné à lire l'année dernière quelques poèmes, fragments en prose et autres textes (*Maître et serviteur des ombres*, traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson et Fedora Wessler, Arfuyen, 2014). Publiée dans la même collection (« Neige »), la présente édition de l'œuvre poétique de Hart Crane est un cadeau pour les amateurs de poésie qui

voudront bien faire l'effort de la lire. Hermétique, Hart Crane ? Pas si sûr, mais en l'abordant – je pense en particulier au magnifique recueil intitulé *The Bridge (Le Pont)*, le lecteur doit se laisser emporter dans un « espace poétique [qui] ne se plie pas à une logique euclidienne, mais file sur une courbure étrange » (Hoa Hôi Vuong, p. 23). *Under thy shadow by the the piers I waited...*



Hart Crane et le Brooklyn Bridge

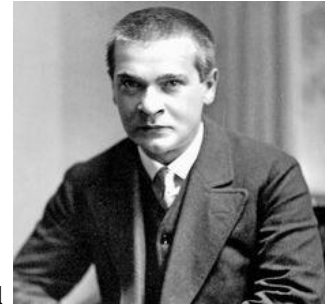
Les petits écrits du Chat Murr

Les derniers jours du poète autrichien Georg Trakl

Cet article, extrait d'une conférence donnée par Dominique Hoizey à Reims le 24 septembre 2015, s'appuie sur l'édition critique des œuvres de Georg Trakl établie par Walther Killy et Hans Szklenar (Otto Müller Verlag, Salzburg, 1969). Elle est désignée ici sous l'abréviation GT/I ou GT/II suivie du numéro de la page.

Pour Stefan Zweig, répondant à une demande d'information de Romain Rolland sur *Sebastian im Traum*, publication posthume du poète autrichien Georg Trakl, ce recueil de poèmes était « l'œuvre d'un véritable poète lyrique mais conçu au crépuscule de sa vie, l'esprit perturbé ». Il ajoutait dans cette même lettre datée du 17 mars 1915 : « Trakl n'est pas tombé au front mais il s'est tué d'une balle à Cracovie [ce qui est inexact], le cerveau détraqué par toutes ces horreurs vues en tant qu'infirmier militaire. Mais la guerre ne fut

que le coup de grâce, il était déjà perdu auparavant¹. »



Georg Trakl

Un « coup de grâce » qu'il nous est facile d'apprécier en lisant la correspondance de Georg Trakl à partir de ce jour de septembre 1914 où il écrit à Ludwig von Ficker : « Aujourd'hui nous partons pour la Galicie » (GT/I, p. 542) d'où il rassure sa mère : « Je vais bien. Depuis une semaine nous parcourons en tous sens la Galicie et nous n'avons jusqu'à maintenant encore rien eu à faire » (GT/I, p. 542). Cela ne dura pas. Son unité appartenait à la troisième armée qui, du 6 au 11 septembre, affronta l'armée russe à Grodek (aujourd'hui Horodok en Ukraine). Il se retrouva pendant deux jours, au plus fort de la bataille, dans une grange avec quatre-vingt-dix soldats gravement blessés, sans aucun moyen pour les soigner ou les apaiser. Des semaines plus tard, il entendait encore leurs gémissements et leurs prières pour qu'on mette un terme à leurs souffrances. L'un de ces malheureux se tira une balle dans la tête. La vue insoutenable d'une cervelle éclatée en morceaux le poursuivit. Un peu plus tard, autour du 22 septembre, il fut pris un soir d'un violent désir de se tuer, mais ses camarades l'en empêchèrent. *Grodek*, poème dans lequel il exprime l'horreur de la guerre, est contemporain de ce moment de désespoir (GT/I, p. 167) :

Le soir, les forêts automnales retentissent
D'armes meurtrières, les plaines dorées
Et les lacs bleus, sur lesquels le soleil
Roule plus sombre ; la nuit enlace
Des combattants qui meurent, la plainte sauvage
De leurs gueules en morceaux...

*Am Abend tönen die herbstlichen Wälder
Von tödlichen Waffen, die goldnen Ebenen
Und blauen Seen, darüber die Sonne
Düstrer hinrollt; umfängt die Nacht
Sterbende Krieger, die wilde Klage
Ihrer zerbrochenen Münder...*

Bien qu'éloigné des combats, un artiste comme Alfred Kubin, son compatriote, ne se sentait pas moins à la même époque « comme entouré d'une odeur de charogne » et « en proie à une épouvantable et persistante tristesse² ». Du 2 au 6 octobre, l'unité de Georg Trakl stationna dans la petite ville de Limanowa située au sud-est de Cracovie. Sa correspondance témoigne qu'il n'allait pas bien. Il était encore sous le coup de la tentative de suicide. À son ami Karl Röck, collaborateur de la revue *Der Brenner*, il écrit : « J'ai été malade quelques jours et totalement abattu de tristesse (*ganz niedergedrückt von Traurigkeit*) » (GT/I, p. 543), et à Adolf Loos, une autre connaissance du poète : « J'ai été quelques jours bien malade, je crois à cause d'une indicible tristesse (*vor unsäglicher Trauer*) » (GT/I, p. 543). Le 7 octobre, on emmena Georg Trakl à Wadowice, et de là il fut transféré dès le lendemain à Cracovie d'où il adressa à Ludwig von Ficker, le 12 octobre, ces quelques mots : « Je suis ici depuis cinq jours à l'hôpital de garnison en observation de mon état mental. Ma santé est il est vrai quelque peu altérée et je tombe souvent dans une indicible tristesse. Espérons que ces jours de découragement seront bientôt passés » (GT/I, p. 543). Ludwig von Ficker, qui lui rendit visite quelques

jours plus tard, ne s'est peut-être pas rendu compte de la gravité de l'état de détresse morale dans lequel il se trouvait, puisqu'il écrira à Wilhelm Trakl : « Possible qu'il avait le désir de mourir, mais j'insiste, ce n'est pas certain, d'autant que la veille au soir il avait un meilleur moral... » (18 novembre 1914, GT/II, p. 740). Ce que confirme l'un de ses anciens condisciples de Salzbourg, Erhard Buschbeck, dans une lettre adressée à Ludwig von Ficker, en évoquant le témoignage de l'un de leurs camarades, Franz Schwab, qui, empêché au dernier moment « par quelque futilité », s'en voulut de ne pas avoir été auprès de lui le soir du drame : « C'est évidemment pour lui aujourd'hui quelque chose d'incompréhensible, de terrible » (16 janvier 1915, GT/II, p. 742).

Quelle que fût l'intention de Georg Trakl, on ne peut pas lire sa lettre du 27 octobre 1914 à Ludwig von Ficker sans rapprocher son « indicible tristesse » d'une mort à venir, voulue ou non (GT/I, p.546) : « Cher ami ! / Je vous envoie ci-joint les copies des deux poèmes que je vous ai promis. Depuis votre visite à l'hôpital je suis doublement triste. Je me sens presque déjà de l'autre côté du monde. / Pour terminer je veux encore ajouter, qu'en cas de décès, mon vœu et ma volonté est que ma chère sœur Grete entre en possession de tout ce que j'ai en argent et autres biens. »

Georg Trakl n'était pas à sa première expérience de cocaïne quand elle l'emporta. Je me suis toujours demandé s'il avait lu les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. Quoi qu'il en soit, la réponse que Thomas de Quincey donne à la question : « Qu'est-ce qui [...] fit de moi un mangeur d'opium ? » n'est pas sans correspondance avec son propre vécu : « Était-ce la douleur ? Non, mais le malheur. Était-ce l'obscurcissement fortuit de la lumière du soleil ? Non, mais la morne désolation. Était-ce noire tristesse qui aurait pu se dissiper ? Non, mais des ténèbres, installées et immuables³. » Des mots, des expressions qui ne sont pas sans rappeler le vocabulaire de Georg Trakl qui tôt sut (*Gesang zur Nacht*, GT/I, p. 223) que

Nous sommes les voyageurs sans but,
Les nuages que le vent dissipe,
Les fleurs, tremblant dans la froideur de la mort,
Qui attendent qu'on les fauche.

*Wir sind die Wanderer ohne Ziele,
Die Wolken, die der Wind verweht,
Die Blumen, zitternd in Todeskühle,
Die warten, bis man sie niedermäht.*

Notes : 1. Romain Rolland – Stefan Zweig, *Correspondance 1910-1919*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy, traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat, Albin Michel, 2014, p. 185. 2. Alfred Kubin, *Ma vie*, traduit de l'allemand par Christophe David, Éditions Alia, 2015, p. 83. 3. Thomas de Quincey, *Œuvres*, édition publiée sous la direction de Pascal Aquien, « Bibliothèque de la Pléiade », Éditions Gallimard, 2011, p. 25.

Jack London et le ventre de l'homme

📖 Jack London, *Ce que la vie signifie pour moi*

Traduction de l'anglais par Moea Durieux. Préface de Francis Combes. Éditions du Sonneur, 2015

Nous célébrerons le 22 novembre 2016 le centenaire de la mort de Jack London. Dans ce petit texte autobiographique écrit en 1905, l'auteur de *Croc-Blanc* se rappelle à nous comme écrivain engagé, membre du Socialist Labor Party. Il aspirait « à un temps où l'homme aura une perspective plus haute et plus vaste que son ventre ». Joli programme ! Jack London n'a toutefois pas échappé à ses contradictions – né dans la classe ouvrière, comme il le confesse d'emblée, il a dîné « à la table des maîtres de la société ». Et puis, un jour, se rappelant « [ses] jours et [ses] nuits sous la lumière du soleil et des étoiles », il découvrit qu'il n'avait plus envie de « monter ». Au bout du compte, « même si le boxeur finit par s'effondrer sur le ring, il n'en est pas moins grand » (Francis Combes).



Le Chat Murrest le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste, Dominique Hoizey, qu'une relation passionnée avec la littérature a invité à créer, sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et de sa créature, « un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées », pour partager ses lectures, au fil de l'actualité éditoriale ou événementielle, mais aussi au gré de ses humeurs et de ses rencontres.

<http://lechatmurr eklablog.com/>